

CAROLE ZALBERG

Feu pour feu

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

*À Solal, Anton et Ilan,
mon pays, mon voyage et ma foi.*

CES HEURES à faire le cadavre au milieu des cadavres, si longtemps que la puanteur est restée dans ma gorge, corrompt encore quinze ans après l'air le plus pur et le goût de toutes choses, ces heures lentes, lentes, tellement lentes à rester aussi immobile qu'une souche malgré le grouillement de mille bêtes et la position impossible, les jambes trop pliées et la tête à angle droit posée sur un membre étranger, déjà froid dans la chaleur de four, ces heures à tenir jusqu'au cœur de la nuit et enfin leurs pas, leurs voix de rapaces repus qui s'éloignent, la clameur triomphante des moteurs de leurs engins réveillés ensemble, troupeau de malheur éructant une ultime menace et tournant une dernière fois autour du charnier avant d'aller tuer plus loin, tout ce temps et cette peur plus grande alors que le chagrin pour me risquer hors de l'amas des corps et retrouver parmi

eux celui de ta mère, ton silence affolant sous son ventre mort et à l'instant où je te sors, où ta peau retrouve la sensation du vide, ton hurlement, l'amer miracle de notre survie et le chemin si long jusqu'à ce pays où tu peux t'endormir chaque soir sans rien redouter, toi tu en fais ça ?

Tu ne sais rien.

Ou seulement dans le secret de ton corps minuscule d'il y a quinze années, collé au mien quand ensuite je cours et marche et parfois rampe l'œil rivé à l'horizon. La naissance du jour nous renverra à l'attente, forcera au repos.

Je vais donc jusqu'à l'épuisement, ne sens pas les plaies à mes pieds nus et partout où des branches, des ronces, des cailloux ont mordu ma chair. J'ai deux cœurs au travail. Quand le mien faiblit, le tien, petit battement d'oisillon dans mon dos, le ranime – j'ai noué un pagne comme le faisait ta mère et t'ai accrochée à moi peau à peau. Contre ton buste je suis ton monde doux et tu ne cries plus. Mon cœur d'homme obéit à ton cœur d'enfant.

C'est ainsi que nous t'appelions encore à l'arrivée des tueurs, "l'enfant". Nous attendions qu'un nom te choisisse. Il faudrait,

croyions-nous, quelques nuits de rêves et la visite de nos fantômes. C'est notre cauchemar qui finalement te baptisera. Tu es fille mais tu t'appelleras Adama. Tu ne sais pas cela non plus, qu'en ce jour de morts et de destruction, toi tu es née une deuxième fois de la terre rouge qui t'a dérobée aux bourreaux.

Dans la cellule où tu dors – mais sûrement tu ne dors pas – il n'y a pas de terre où cacher ton remords. Oh dis-moi que tu éprouves du remords ! Dis-moi que je n'ai pas couvé une enfant sans conscience ou seulement un être mauvais. / *elle m'a trop chauffée la Cindy, là. Enfin pas moi moi mais ZorA, c'est pareil tu cherches Zo ou NabilA tu me trouves moi, AdamA, tu nous trouves nous les PrincessA, on dit comme ça parce que nos noms y finissent tous par a et on l'écrit avec un grand A comme Amour et Argent et Attention à ta gueule si tu fais trop le bonhomme avec nous. /*

Mauvais, je ne suis toujours pas capable de dire si ton frère l'était – oui tu as eu un frère mais pourquoi t'aurais-je parlé de lui ? – ou s'il a juste voulu être du côté de la force, des hordes frères.

Car sans doute les voyait-il ainsi, avec ses jeunes yeux fatigués du mépris, fatigués de la

crainte oubliée des heures parce que dans le travail, la répétition des gestes, les ébats c'est ainsi, elle s'oublie, et courant soudain parmi nous, une onde qui envoyait chacun se terrer.

Longtemps ils n'ont fait que fondre sur le village à toute allure, à eux seuls aussi bruyants qu'une multitude de bêtes saccageuses. Ils stoppaient net là où les anciens se tenaient, avant même que la poussière retombe exigeaient armes braquées le fruit des récoltes, enlevaient en riant une jeune fille ou deux.

Ton frère, terrorisé comme nous tous, a dû envier leur puissance. Le jour où il a disparu, dans sa douzième année, j'ai su que, comme d'autres avant lui, il les avait rejoints.

Ta mère ne voulait pas l'imaginer. Le voir se croire guerrier au milieu d'eux alors qu'il n'était que leur jouet, de la chair tendre et vibrante, facile à tailler pour la férocité, ça a tué mon Ezokia avant même les coups, les tirs à l'aveugle, toute cette fureur dont tu ne peux pas te souvenir et pourquoi t'en aurais-je parlé ? Mais peut-être est-ce la rage de ton frère qui est revenue par ta main.

Aux premières lueurs du premier matin, je trouve une anfractuosité dans la roche et

nous nous y glissons pour dormir et patienter jusqu'à la nuit suivante.

Nous n'avons rien bu ni mangé mais tu ne pleures pas. Quand je détache le pagne et t'attrape par l'épaule pour t'allonger, ta bouche reste accrochée à mon dos et je dois tirer un peu fort et sec pour nous séparer. On dirait que j'ai tranché quelque chose de vif ou pincé le tuyau où tu puisais l'air. Tu hurles, tu gigotes, tu te noies, vermisseau. D'abord je m'affole, hurle et gigote aussi, homme ignorant que je suis, qui n'ai jamais eu à m'occuper d'un nouveau-né, et puis je comprends. Je te cale serrée au creux de mon aisselle, te couvre sans peser. Je suis ton monde et tant que ta peau le perçoit, tant que tu me respirez, m'avales presque, tu ne sais pas que tu as faim et soif.

Tout le temps de la fuite et ici dans ce pays des années encore alors que tu n'as plus jamais à te coucher l'estomac vide ni moi à faire le tampon entre toi et les bruits et les mouvements d'un nouveau massacre (parce que l'horreur n'est pas la mort mais la perception de sa venue), tu ne t'endormiras qu'ainsi : la tête nichée sous mon bras.

Dans ce creux tu dois croire que c'est la nuit : tu ne te réveilleras pas avant le soir mais, à ce moment-là, affamée.

Pour moi, chaque seconde de cette première journée est une interminable valse avec la désolation. Je tombe par instants dans le sommeil où la douleur du deuil est aussi, plus ample encore puisqu'elle est tous les éléments des cauchemars qui m'y guettent. J'aspire, vois, entends, bois la douleur et ce sont mes propres sanglots, les hoquets de la nausée, qui me réveillent. Et ainsi encore et encore jusqu'au soir tandis que toi tu ne bouges pas. Je n'ai pas faim ni vraiment soif. Je deviens pierre dans le ventre de pierre où nous réchapons.

Quand l'obscurité revient je te déloge le plus délicatement possible. Mais la douceur de mille mères ne pourrait empêcher ton cri, car à nouveau le monde te saisit.

Ta faim est impérieuse. Tu tords la bouche en tous sens, frottes ta tête pas plus grosse que mon poing contre mon torse, t'y cognes comme à un mur alors je ne veux plus être une pierre.

Je te remets au dos, respire mieux de sentir que tu t'y apaises et je nous lance dans la nuit. Au loin je devine les lueurs d'un village que j'ai déjà traversé maintes fois pour gagner la ville. J'y dégotterai bien à te mettre au sein d'une femme.